

# le libertaire

Administration : PIERRE LENTENTE

9, Rue Louis-Blanc, PARIS (10<sup>e</sup>)

QUOTIDIEN ANARCHISTE

A partir de 20 heures. Téléphone Gutenberg 26-55

## ABONNEMENTS

FRANCE	STRANDE
Un an... 80 fr	Trois mois... 24 fr
Six mois... 40 fr.	Six mois... 50 fr.
Trois mois... 20 fr.	Un an... 112 fr.
Cheque postal Lentente 055-02	

Les anarchistes oeulent instaurer un milieu social qui astreint à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Rédaction : ANSEL COLOMER  
123, Rue Montmartre, PARIS (2<sup>e</sup>)

## Les femmes sont-elles des « goinfres » ?

Moi. — Alors, non seulement de carnivore — omnivore que tu étais autrefois comme le commun des mortels de notre pays de France, tu es devenu végétalien, c'est-à-dire que tu as également banni de ta nourriture lait, beurre, œufs, miel, mais en plus tu t'es fait crudivore, c'est-à-dire que tu manges légumes et fruits uniquement à l'état cru, y compris la pomme de terre que les années dernières tu cuisais au four et mangeais journellement, en guise de pain parfois ?

Gorges Butaud. — Oui, tout est cru, y compris la pomme de terre ; mais, pour celle-ci, j'ai dix ans de pratique, timidie d'abord, puis de plus en plus accentuée. Tout cela, je l'appelle le crudivégétalisme.

Moi. — C'est parfait ; tu es bien courageux, surtout encore si tu fondes dans le Midi, ainsi que tu me l'apprends, le Foyer végétalien de Nice-Port, après avoir mis debout, avec Sophie Zaikowska, celui de Paris, dans la rue de Crimée, si florissant ensuite sous la direction des bons camarades José et Marcel Dalman, et de leur vallante mère, tous non moins secondés de Sophie et de Victor Lorenc. Tout de même, si les femmes voulaient essayer ce crudivorisme végétal, le pratiquer le plus possible, quelle économie de la peine et du temps employés à la cuisson des aliments !

Lui. — Taïs-toi donc ! Il n'y a rien à faire avec les femmes. Ce sont des « feignantes ». Elles ne veulent rien changer. Toute la résistance vient de leur côté.

Moi. — Ce n'est pas exact. Je connais des ménages, dès unions « libres » ou non, où ce n'est pas la femme, comme on le croit souvent, qui lutte par son inertie ou son entêtement, contre le végétarisme ou le végétalisme, mais bien l'homme, ne voulant à aucun prix se passer du rôti traditionnel. J'en connais, je te l'assure.

Lui. — Laisse-moi donc tranquille avec tes exceptions. Je te dis que les femmes sont des goinfres. Ah ! je les connais, les sales bonnes femmes ; je les ai vues à l'œuvre. Ah ! fous-moi la paix avec tes femmes !

Moi. — Tiens, je te quitte, tu es pas trop grossier...

Et me voilà, l'indignation et la tristesse au cœur, descendant l'escalier de ce Foyer Végétalien de Paris que j'aime tant, comme toutes les créations où l'on s'efforce, par un genre de nourriture appropriée, de supprimer l'affreux meurtre des innocents animaux que nécessite la moindre alimentation carnée. Mécontente de Butaud qui ne peut se sentir le moindre contredit sans injurier — les vaisselles de son cou à coup gonflées... mécontente de moi qui ne sais point toujours supporter une souffrance jusqu'au bout.

Aussi bien, j'étais révoltée de ce qui me semblait être injuste. A mon égard, injuste parce que ces mots « tes femmes » visaient la féministe ; on fait parfois semblant de croire que je défends les femmes à tout prix, niant leurs défauts et leurs torts. C'était le cas de Butaud, avec sa colère subite, si inattendue, au moment précis où j'arrivais de son côté. — A l'égard de toutes les femmes, injuste globale, car leur bonne volonté n'est pas inférieure à celle des hommes. Ce sont surtout les préjugés qui sont tenaces chez les uns et les autres. Ou bien la propagande en faveur du végétalisme, cuit ou cru, qui est insuffisante, ou mal faite, ou absente. Pour un esprit non préparé, au surplus, où voilà qu'il faille accepter une nouveauté qui déjà vous attire peu ? Et que penser de l'homme qui veut en vingt-quatre heures soumettre sa compagne à son évolution personnelle, alors que lui a souvent mis un fort long temps à l'accomplice ?

Goinfre, la mère de famille qui, sollicitée par les ardents désirs de ses enfants et les tiraillements de son estomac, dit, refusant à tous le morceau de viande ou la portion de légumes convoités : « Non, c'est pour papa ; il travaille, lui, il a beaucoup de peine... » ? Elle dit ainsi, oubliant que son propre labou de ménagère, de femme d'intérieur qui cuisine, lave, nettoie, repasse, coud et raccommode, est harassant, lui aussi.

Goinfre, la mère de famille ou la jeune femme qui, le compagnon absent, est heureuse, en compensation et

sans paresse aucune, de se reposer un peu des soucis de la préparation d'un repas compliqué, se contente, ce jour-là, d'une légère « collation » ?

Il n'y a que cela à manger ? » dit souvent l'homme, même en présence d'une table chargée de mets autour de laquelle va et vient une femme fatiguée. Où est le goinfre ?

Ceci est fameux ; j'en reprends... »

Et l'on se sert copieusement, pris qu'à satiété, sans se demander si cette succulence n'allèche pas également toute la table ; pour cette dernière, les naines seules peuvent se délecter. Où est, où sont les goinfres ?

Certes, il est des femmes naturellement portées sur leur bouche », ainsi que des hommes ; mais parmi les autres, combien ne sont devenus ainsi qu'aux côtés d'un compagnon qui s'est chargé de les « dresser », c'est-à-dire d'exiger des repas coûteux et compliqués ! Or, n'est-il point d'usage que l'esclave acquière insensiblement les défauts du maître ?

Mais non, les femmes ne sont pas des goinfres ; elles sont des êtres humains ; elles ont besoin d'être nourries, parce qu'elles créent la vie ou sont en puissance de la créer, et parce qu'elles travaillent. Ce besoin, obscur ou non, les fait manger de fort bon appétit ; leur intelligence et leur sensibilité leur permettent aussi de goûter.

C'est une qualité. Le tout est de leur apprendre, ainsi qu'aux hommes, à trouver bon et suffisant ce qui paraît insipide et pauvre. C'est à quoi s'emploient Georges Butaud et nous tous, végétaliens ou végétaliens, crudivores ou non.

Alors, où sont les goinfres ? Mon féminisme ne va pas jusqu'à faire cadeau de ce vocabulaire aux hommes ; je n'aime point à distribuer des monopoles de qualités ou de défauts à un sexe ou à l'autre, ni à généraliser dans ces sortes de jugements. Abolissons plutôt cet affreux mot, et soyons végétaliens crudivores le plus possible, à la fois pour supprimer la souffrance animale inutile et nous trouver plus près de la nature.

Cet article était destiné au journal espagnol « Accion Social Obrera », pour lequel on m'avait demandé ma petite contribution. Que nos camarades espagnols me permettent telle constatation qui est un reproche affectueux :

J'assisai, il y a quelque temps, à la Maison des Syndicats de la rue Grangeneuve aux Belles, invitée par une charmante jeune fille et sa famille végétaliennes, à une jolie fête espagnole où l'on jouait une pièce amusante, si j'en juge par les rires qui fusaien, où l'on chantait bien à plusieurs voix, excellemment dirigées par un dévoué, sans doute... Mais, un revers. Le tabac sévisait. La salle était remplie de fumée.

Les réformistes peuvent se frapper sur la poitrine et s'écrier : *Nostra culpa*.

LE FAIT DU JOUR

## L'ASSASSINAT DE MATTEOTTI

## Mussolini cherche à étouffer l'affaire

## ON NE RECHERCHE PLUS LE CADAVRE

Une note officieuse annonce que devant l'insuccès des recherches pour retrouver le corps de Matteotti soit aux environs du lac de Vico, soit dans le lac même, la police suspend son investigation.

## LA MILICE ORGANE OFFICIEL

Mais, par contre le fascisme cherche à reprendre du poil de la bête.

Se basant sur le calme de l'opposition qui ne prend l'offensive que dans ses journaux mais recule devant l'action de rue, le dictateur est plein d'optimisme et croit avoir échappé à la dégringolade qui eût été inévitable si les socialistes réformistes et la CGT italienne avaient fait appel au peuple pour se débarrasser de la bande d'assassins qui gouverne ce malheureux pays depuis deux ans.

Profitant du répit que lui donne son remaniement ministériel, le « duce » a accompagné un acte beaucoup plus dangereux qu'on ne le croit. Il a tout simplement déclaré que les milices fascistes feront partie intégrante de la police italienne — et demain cette légion d'assassins prêtera serment au roi.

Quiconque maintenant voudra résister à la milice sera, non seulement battu, non seulement martyrisé ; mais, si réchappe des sévices, il ira encore moins dans les gêles italiennes.

## LA SAISIE DE « L'AVANT »

Le ministre de l'Intérieur a ordonné la saisie de l'*Avant* à la suite de la publication d'un article jugé offensant pour le roi et les Institutions de l'Etat.

Nous ne plaignons pas l'*Avant*, car ce journal est responsable en grande partie du maintien de Mussolini au Pouvoir.

Quand les organismes d'extrême-gauche lancèrent un appel pour une manifestation dans la rue, qui aurait pu être le prélude de la révolution antifasciste, l'*Avant* publia un contre-appel dans lequel il était dit que « le peuple ne devait pas être trop nerveux et devait se méfier des provocateurs ».

Aujourd'hui, il est victime de ce régime qui l'empêche de démolir par sa trahison. Tant pis pour lui ! Et le prochain fois, qu'il se souvienne du proverbe : « *Il faut battre le fer quand il est chaud* ».

Comme on le voit, le fascisme reprend de l'arrogance. Et le meurtre de Matteotti qui aurait pu sonner le glas du dictateur sanglant n'aura qu'un crime de plus à ajouter à tant d'autres — sans même qu'il soit le dernier.

Les réformistes peuvent se frapper sur la poitrine et s'écrier : *Nostra culpa*.

## Un défi !

L'année dernière, la revue du 14 juillet n'a pas eu lieu. Le réactionnaire M. Maginot, était, alors, ministre de la guerre de Poincaré-la-Mort.

En ce mois de juillet 1924, la France, après avoir blackboulé les parlementaires du Bloc National, choisit Herriot pour pionnier de son Droit, de sa Justice et de sa Civilisation, lui ayant fait inaugurer Zola, déboulonné Millerand et réhabilité le général Sarraut, la France démocratique et sociale du Bloc des Gauches va-t-elle pouvoir se passer du traditionnel défilé en fanfare des assassins patents ?

Il semblerait si l'on va voulait croire les bonnes intentions des deux socialistes de la majorité qui viennent d'adresser au ministre de la guerre une lettre par laquelle lui demandent de supprimer la revue du 14 juillet : « En quoi, écrivent-ils, cette manifestation est-elle indispensable ? Elle fait que les hommes ; elle coûte 250.000 francs au Trésor. Le mieux est d'y renoncer. »

Voilà qui est parfait, mais il a tout des apparences à la réalité, et des velléités aux actes, pour qui s'embarque dans les marécages de la Politique.

Les socialistes prisonniers... Cartel des Gauches s'en sont aperçus, cette semaine, de l'élection des présidents des grandes commissions ; et ils durent encasser, par la volonté sournoise de leurs complices les radicaux, Maginot à la tête de la commission de la guerre, et Franklin-Bouillon aux affaires étrangères.

Car Herriot, gros malin, sait freiner à temps pour ne pas perdre la direction du char démocratique. Au ministère de la guerre il avait soin déjà de mettre un général.

Alors comment le gouvernement trait-il renoncer à la manifestation patriotique qui lui donnera, à si bon compte, la popularité, la vraie, celle qui s'accompagne de hiatus de clairons, de pétarades d'artifices et de hoquets d'igrognes ?

D'ailleurs, la réaction l'en met au défi par la plume de M. Bailby, dans « L'Intransigeant » d'hier soir, qui finit son « papier » par cette menace : « Qu'il en essaye donc, pour voir ! »

Nous gageons fort que M. Herriot ne relèvera pas le défi. Et, dans quelques jours, l'immonde parade, provocation en fanfare aux tueries impécables, pourra susciter l'indignation générale d'un Bouvet n'en pouvant plus de se souvenir de tous ceux qui martyrisent leur jeunesse pour la Patrie des financiers.

Le bruit, des habitants de la rue de Paris se portèrent au secours des automobilistes. La femme fut relevée. Elle était morte. On put l'identifier. C'est Mme Fuade, habitant boulevard Voltaire, à Paris.

M. et Mme Lambert, blessés, furent transportés, ainsi que M. Lebreton, à l'hôpital Saint-Antoine. Ce matin, M. Lambert y succombait des suites de ses blessures.

M. Lebreton essaya de virer brusquement, mais il monta sur le trottoir et renversa son petit véhicule, cependant qu'une femme était prise sous les roues de l'automobile.

Le bruit, des habitants de la rue de Paris se portèrent au secours des automobilistes.

La femme fut relevée. Elle était morte.

On put l'identifier. C'est Mme Fuade, habitant boulevard Voltaire, à Paris.

M. et Mme Lambert, blessés, furent transportés, ainsi que M. Lebreton, à l'hôpital Saint-Antoine. Ce matin, M. Lambert y succombait des suites de ses blessures.

M. Muller, le dentiste, conducteur de l'automobile, a été gardé à la disposition du commissaire de police de Montreuil.

## La grève des boulanger touche à sa fin

## Les huit heures et le repos hebdomadaire seront appliqués

La séance commence par un événement sensationnel : l'exhibition d'un jeune. Il a l'air honteux et colérique du traître surpris et il se rebiffe pendant que la salle la conspuie.

Puis une camarade qui a vu Pinel avant son transport à la Santé vient donner l'air de mer à l'heure et colérique du traître surpris et il se rebiffe pendant que la salle la conspuie.

Un gréviste vient demander un blâme pour Justin Godart qui sitôt qu'il est ministre fait remplacer les ouvriers en grève par des soldats. On lui répond de la salle : « Il s'est certainement blâmé d'avance ».

« Mais ne faisons pas de politique »

crient des voix dans la salle.

Un autre gréviste, pendant qu'on attend toujours le comité de grève vient siffler des chansons. On l'arrête quand il commence la « Madelon ».

Le Comité de grève arrive enfin et vient dire aux grévistes par la voix de Boville et de Chauvin : « Avez-vous fait la grève pour les salaires ou pour le respect des lois sur le travail de jour et le repos hebdomadaire ?

— Pas pour les salaires, dit une voix.

— C'est heureux, disent les délégués, car voici ce que nous vous apportons et que vous n'avez peut-être pas compris hier soir :

Les patrons déclarent les deux lois également applicables, à condition que le placement soit décentralisé.

Pour cette décentralisation il est stupide dans le contrat qu'une commission paritaire sera immédiatement nommée après la reprise du travail.

Trois membres de chaque Chambre syndicale devront apporter un plan de décentralisation du placement. Et cette question doit être solutionnée rapidement.

Quant au repos hebdomadaire, il fonctionnera par roulement. La semaine comprendra donc six journées de 8 heures, qui comprendront chaque jour 3 heures pour un ouvrier, 6 pour deux ouvriers.

La fabrication des croissants sera comprise dans cette besogne, quand cette fabrication ne dépassera pas 200 à 300 croissants. La journée commencera à 4 heures du matin.

Le résultat important est que les patrons sont reconnu, dans le contrat qu'ils ont signé hier soir la loi de 8 heures et la loi sur le repos hebdomadaire applicables.

Ils se trouvent donc, le jour où ils se réservent d'appliquer, sous le coup de la loi sur les contrats collectifs.

Le refus d'appliquer cette dernière attirera une confrontation de 50 francs, plus les frais du procès et autres soit un débours total de 500 francs par confrontation.

C'est en faisant appliquer strictement les contrats collectifs que le travail de jour a été appliqué dans toutes les villes du Nord et à Vichy.

Les délégués terminent en disant que ce contrat a une grande valeur si les ouvriers sont capables de le faire respecter, il n'en a aucune si la grève finit, ils s'éloignent du syndicat. On n'arrache

l'Occident capitaliste, nous pressentons le grand effondrement que le « Discours aux Sourds » éclaire de main de maître.

Voici d'abord la fin de la monarchie : « Le principe monarchique est mort. Déjà ébranlé par l'inégalité, le rationalisme, les doctrines égalitaires, les guerres et les révoltes d'un siècle, il a été déraciné complètement par la guerre mondiale. Il y a encore ici et là des trônes en Europe, comme des nobles qui surnagent au débris, mais ceux qui les occupent ne sont pas des rois, ce sont des ombres. »

Sur les principes de la Révolution de 1789, dont ces sont inspirés ceux qui ont chassé leurs monarques, Ferrero ne se fait point d'illusions sur leur efficacité.

« Quelle foi peuvent-ils avoir en ces principes ? La république démocratique n'est pour ces peuples qu'une improvisation de désespoir en dehors de laquelle il n'y a que la dictature brutale de la force. »

Pour lui, en effet, l'instabilité du pouvoir en Europe est le résultat d'une « crise d'autorité ». Le monde ne sait plus où il va ; le passé s'écorche et le présent est sur le point de sombrer. C'est le déclin, la chute de la civilisation occidentale. A quelles noires destinées sont voués les peuples de notre continent ?

Telles sont les questions soulevées par Ferrero !

Sur la guerre ouverte livrée à la démocratie par un nouveau pouvoir, par la Russie courbée sous la « dictature du parti communiste », il s'exprime ainsi :

« Un de ses premiers exploits a été de dissoudre la constituante ; après quoi il a commencé — le parti communiste — une campagne acharnée contre les principes démocratiques de l'Occident, en opposant à l'idéologie bourgeoise de la démocratie, la doctrine de la dictature du prolétariat, qui n'est qu'une justification préventive d'un régime d'absolutisme. »

Nous voyons donc, toujours d'après l'historien italien, que toute l'angoisse de notre époque est dans fait brutal : que le monde est livré sans merci aux chaos sanglants de ces deux forces : démocratie et absolutisme. Tout est instable, rien de solide et de durable ne subsiste plus. Les bases de la société actuelle ne sont qu'éphémères, faussées aussi par l'idée du progrès. Le crépuscule, la nuit, tombent sur une Europe asservie aux puissances de proie et d'argent. Quels malheurs nouveaux s'amassent sur la route des générations optimistes et aveugles du vingtième siècle ?

De quoi demain sera fait ?

Où allons-nous ? Vers l'anéantissement, la suprême défaite, ou bien vers le renouveau, le triomphe et l'aurore des Hommes ?

sérieusement que par un grand mouvement ascétique qui pénétrerait dans les masses, et qui les détacherait des vices et des luxes, auxquels elles se sont habituées depuis un siècle. »

Cette thèse renforce la thèse de Gandhi qui ne voit le succès d'une véritable révolution, l'about du grand renouvellement que par la destruction du machinisme occidental, sur les débris de l'infâme civilisation matérialiste des peuples de l'Europe capitaliste.

La grande force de corruption de notre époque, c'est l'argent.

L'argent fictif, symbole mensonger de richesses inexistantes, imprégné sur une matière fragile, que l'homme multiplie sans effort, ne peut être qu'un démon.

« Parmi les engins infernaux que la civilisation occidentale, ivre de mort, a inventés pour se suicider à la face des siècles, il faut ranger l'humble pierre à imprimer et sa presse. »

Elle a faussé une chose sacrée, une mesure : la mesure du travail humain. Car elle est, en dépit des services honteux ou frivoles qu'il rend à l'homme, la fonction auguste de l'argent.

« Tous cherchent à se procurer le plus d'argent qu'ils peuvent, et tous, en saisissant et en étouffant leur projet, se trouvent les mains vides. Cet argent fictif est la lepre de notre époque. »

Et l'ouvrage se termine par un examen sur la « vague dictatoriale » qui déferle sur l'Occident.

« Le désordre de l'Europe actuelle est notre œuvre à nous tous, peuples et Etats : car il est dans nos esprits. »

« L'ordre retournera dans le monde, non pas quand il y aura un dictateur armé d'un glaive, dans chaque capitale, mais quand nous saurons répondre avec précision et sans nous contredire à la question :

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La puissance ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

Guglielmo Ferrero n'est, certes, pas des nôtres ; mais nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

Notre monde est à un carrefour ; et il n'est pas trop de toutes les lumières et de toutes les intelligences pour lui montrer les voies du salut, les grandes routes où les océans d'une sève, d'une vie nouvelle, déverseront leurs flots.

#### HERES.

### Les tchéquistes à l'œuvre

Dans le « Discours aux Sourds » Ferrero commence par montrer la contradiction sociale des jours présents, entre un système politique tombant en ruines, et un système économique qui a conservé toute sa vitalité.

« Regards autour de nous. Que voyons-nous ? Le système économique que ce siècle a créé subsiste encore intact, et continue à produire les fabuleuses richesses dont le monde a besoin. Mais le système politique, qui faisait le pendant du système économique, en s'appuyant sur lui et en le soutenant, a été complètement bouleversé. »

Et au sujet de la révolution russe, ce passage qui doit faire réfléchir tout esprit sensible sur l'avenir des mouvements sociaux :

« Elle est le porte par laquelle la civilisation occidentale va rentrer sans s'en apercevoir, et en croyant marcher vers l'avenir, dans l'éternel passé. »

Le parallélisme qu'il établit entre les deux révolutions : celle de 1789 et celle de 1917 n'est pas moins saisissant. « La révolution française détruit l'Etat (entendons la monarchie), mais libère l'industrie, l'agriculture, le commerce, enchainés par le système des anciens privilégiés et des anciens monopoles. »

La révolution russe, en même temps qu'elle détruit l'Etat (entendons l'absolutisme féodal d'Il y a un siècle et demi) paralyse tout : industrie, agriculture et commerce. »

Et le développement qui suit insiste là-dessus : que les circonstances économiques et historiques qui ont contribué à l'essor de la révolution de 1789 ne sont plus les mêmes que celles qui ont instauré le bolchevisme au pouvoir. D'où la nécessité de les séparer nettement l'une de l'autre, et de ne pas commettre la faute de tabler sur des résultats et des suites identiques.

L'esclavage économique actuel est le fait du progrès, du machinisme, qui à mesure qu'il accroît sa puissance, accroît en même temps, par voie de conséquence, l'asservissement de l'homme. Loin de se libérer, celui-ci n'a fait que resserrer les chaînes qui le rivent au travail incessant.

C'est en vain que riches et pauvres s'accusent réciproquement d'être des tyrans. Il n'y a aucunement dans la civilisation occidentale qu'un seul tyran, mais il est impitoyable. C'est ce peuple inconnommable de géants de fer et d'acier mis par le feu, qui nous forcent tous à travailler et à nous amuser sans répit, bon gré mal gré, parce que si les riches, les classes moyennes et les masses voulent vivre plus simplement, la grande machine du monde s'arrête. »

On le voit par ces lignes, Ferrero frappe en plein cœur du problème social.

La force qui écrase la multitude des pauvres est dans le système économique lui-même. C'est la tyrannie du progrès, de la machine qui pèse sur notre volonté et nous courbe aux pieds des rois du Métal.

En voulant dominer les forces naturelles, l'homme est vaincu par son propre triomphe.

Il est impossible dans un seul article, de donner une idée exacte de la valeur et de la puissance de ce livre. Par la suite, nous nous efforcerons de le faire dans un article de synthèse générale. Mais en attendant, nous ne saurons trop le recommander à ceux qui s'intéressent aux angoissantes questions de l'heure, car il contient vraiment des pensées profondes et nullement dénuées d'originalité. Cet ouvrage nous semblera, sur un plan peut-être un peu différent, continuer l'œuvre même de Georges Sorel.

Très rapidement, nous terminerons cette brève étude sur quelques autres citations.

Sur les causes de l'échec du communisme en Russie, voici des lignes curieuses et assez frappantes.

« La révolution russe s'est déjà reconstruite et entendue avec le capitalisme. Seul un naïf pourrait en être surpris. Des révolutionnaires, comme ceux du Kremlin, peuvent être dangereux pour des capitalistes, mais non pour le capitalisme. »

« Le capitalisme ne pourrait être menacé

sérieusement que par un grand mouvement ascétique qui pénétrerait dans les masses, et qui les détacherait des vices et des luxes, auxquels elles se sont habituées depuis un siècle. »

Cette thèse renforce la thèse de Gandhi qui ne voit le succès d'une véritable révolution, l'about du grand renouvellement que par la destruction du machinisme occidental, sur les débris de l'infâme civilisation matérialiste des peuples de l'Europe capitaliste.

La grande force de corruption de notre époque, c'est l'argent.

L'argent fictif, symbole mensonger de richesses inexistantes, imprégné sur une matière fragile, que l'homme multiplie sans effort, ne peut être qu'un démon.

« Parmi les engins infernaux que la civilisation occidentale, ivre de mort, a inventés pour se suicider à la face des siècles, il faut ranger l'humble pierre à imprimer et sa presse. »

Elle a faussé une chose sacrée, une mesure : la mesure du travail humain. Car elle est, en dépit des services honteux ou frivoles qu'il rend à l'homme, la fonction auguste de l'argent.

« Tous cherchent à se procurer le plus d'argent qu'ils peuvent, et tous, en saisissant et en étouffant leur projet, se trouvent les mains vides. Cet argent fictif est la lepre de notre époque. »

Et l'ouvrage se termine par un examen sur la « vague dictatoriale » qui déferle sur l'Occident.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

Guglielmo Ferrero n'est, certes, pas des nôtres ; mais nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

Notre œuvre à nous tous, peuples et Etats : car il est dans nos esprits. »

« L'ordre retournera dans le monde, non pas quand il y aura un dictateur armé d'un glaive, dans chaque capitale, mais quand nous saurons répondre avec précision et sans nous contredire à la question :

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

« Que voulons-nous ? La paix ou la guerre ? La richesse ou la perfection ? La forme ou le droit ? La richesse ou la liberté ? »

« Ensuite, nous devons au moins lui rendre cette justice qu'il est un des rares historiens qui sans parti pris, émettent leur opinion et se servent de leur savoir pour éclairer les chemins d'ombre et de nuit, où incertaine encore, notre pauvre Humanité hésite à s'engager.

# ATRVERS LE MONDE A TRAVERS LE PAYS

## ALLEMAGNE

### LE COMITE DES SIX DENONCE LE CONTRAT AVEC LA M.I.C.U.M.

Berlin, 3 juillet. — On demande de Dusseldorf que M. Kloeckner, au nom du Comité des Six, a dénoncé dans les termes suivants le contrat de la M.I.C.U.M. au président de cette organisation industrielle, dans les termes suivants :

« Le gouvernement du Reich ayant déclaré qu'il n'était plus à même pendant le mois d'août, d'accorder son concours financier aux mines de la Ruhr, le Comité des Six, dans l'impossibilité où il se trouve d'assurer les salaires du contrat, se voit obligé de dénoncer le contrat de la M.I.C.U.M. pour le 21 juillet. »

La situation n'est pas sur le point de s'améliorer dans la Ruhr, puisque les magnats de l'industrie rhénane ne veulent plus rien savoir du fardeau financier qu'on leur impose. En dénonçant le contrat, les industriels allemands signifient au gouvernement des gauches qu'il sera peut-être bien temps de songer à l'évacuation de la Ruhr.

Après tout, c'est le seul moyen logique d'arranger les choses et de mettre tout le monde d'accord.

## ANGLETERRE

### A LA CHAMBRE DES LORDS

Londres, 3 juillet. — A la Chambre Haute, ce soir, lord Lansdowne a demandé la deuxième lecture du projet de loi rendant punissable toute personne qui enseignerait à des enfants âgés de moins de 16 ans, à blasphème ou à tenir des propos séduisants.

Le lord-chancelier fit alors remarquer qu'il n'était nullement besoin de voter de nouvelle loi à ce sujet, puisque dans la législation actuelle, toute personne qui se rendrait coupable d'un tel acte serait déjà condamnable.

Puis, l'archevêque de Canterbury prit part à la discussion, il déclara qu'il existait bien des écoles où l'on enseignait la doctrine socialiste, laquelle n'était nullement antichrétienne et que c'était une véritable erreur de confondre ces écoles avec les institutions prolétariennes.

Par ailleurs, l'archevêque de Canterbury reste « sous l'impression que la législation actuellement en vigueur permet parfaitement de remédier au danger que constitue l'enseignement du blasphème aux enfants. »

Les nobles lords en décidèrent pourtant autrement et le projet de loi fut adopté en deuxième lecture, par 102 voix contre 20.

Nous ne doutons point un seul instant que le vote des « nobles lords » empêchera à l'avenir les enfants et même les adultes de proférer des blasphèmes.

Il est également fort curieux de constater la différence qu'établit l'archevêque de Canterbury entre la doctrine socialiste et les institutions prolétariennes, ce qui prouve bien que les théoriciens et les politiciens de la sociale n'ont rien à faire avec le prolétariat et ne viennent à lui que pour le livrer pieds et poings liés à la bourgeoisie.

LA MENACE DE LOCK-OUT DANS LE BATIMENT

Londres, 3 juillet. — Après la décision prise hier par les entrepreneurs de travaux publics de reculer d'une semaine le lock-out et la nomination d'une commission d'enquête par le ministre du travail, on pouvait penser que la crise du bâtiment, qui menaçait plus de 700.000 ouvriers, était écartée et en bonne voie de règlement. Il n'en est malheureusement rien, car, aujourd'hui même, les chefs des syndicats des ouvriers du bâtiment ont annoncé leur intention d'ordonner aux ouvriers de cesser le travail la semaine prochaine, si d'ici là satisfaction n'a pas été donnée à leur demande d'augmentation de salaires, ce à quoi les patrons refusent de faire droit tant que les grévistes de Liverpool n'auront pas repris le travail.

La commission d'enquête commencera ces travaux dès demain matin.

Une grande bataille est donc en perspective pour le bâtiment anglais, qui jadis en a déjà mené de rudes au cours de la période héroïque, alors que l'esprit révolutionnaire animait les trade-unions et faisait trembler la bourgeoisie d'outre-Manche.

Espérons que de cette bataille si elle s'engage, naîtra enfin une nouvelle ère de lutte de classes pour le trade-unionisme anglais, lequel possède aussi un glorieux passé.

## FEUILLET DU LIBERTAIRE

DU 3 JUILLET 1924. — N° 16.

# Illusions perdues

par Honoré de Balzac

PREMIERE PARTIE

## LES DEUX POÈTES

Lucien ne fut pas médiocrement étonné d'entendre le directeur des contributions indirectes se vantant de l'avoir introduit, et lui donnant à ce titre des conseils.

Plut à Dieu qu'il fût mieux traité que lui, disait M. du Châtelet. La cour était moins impertinente que cette société de ganaches. On y recevait des blessures mortelles, on y essayait d'affreux dédains. La révolution de 1789 recommanderait si ces gens-là ne se reformaient pas. Quant à lui, s'il continuait d'aller dans cette maison, c'était par goût pour madame de Bargelon, la seule femme un peu propre qu'il y eût à Angoulême, à laquelle il avait fait la cour par désespoir, et de laquelle il était devenu follement amoureux. Il allait bientôt la posséder, il était aimé, tout le lui prédisait. La soumission de cette reine orgueilleuse serait la seule vengeance qu'il tirerait de cette sorte maisonnée de hobereaux. »

Châtelot exprima sa passion en homme

capable de tuer un rival, s'il en rencontrait un. Le vieux papillon impérial tomba de tout son poids sur le pauvre poète, en essayant de l'écraser sous son importance et de lui faire peur. Il se grandit en racontant les périls de son voyage grossis ; mais, s'il imposait à l'imagination du poète, il n'effraya point l'amant.

Depuis cette soirée, nonobstant le vieux fat, malgré ses menaces et sa contenance de spadassin bourgeois, Lucien était revenu chez madame de Bargelon, d'abord avec la discréction d'un homme de l'Houmeau ; puis il se familiarisa bientôt avec ce qui lui avait paru d'abord une énorme faveur, et vint la voir de plus en plus souvent.

Le fils d'un pharmacien fut pris, par les gens de cette société, pour un être sans conséquence.

Dans les commencements, si quelques gentilshommes ou quelques femmes venus en visite chez Nais rencontraient Lucien,

## A LA « FAMILLE NOUVELLE »

### Les événements du jour

(Mercredi 3 juillet 1924).

Six restaurants sur huit sont entre les mains des communistes. Ces messieurs font l'expérience de leur savoir — et comment ! — fait au point de vue administratif que social.

A la tête de leurs restaurants, ils ont placé des... hommes quelconques, qui ont fait leurs... preuves dans le passé et que l'on connaît.

A n'en pas douter, ils sont en pleines difficultés.

L'avenir nous dira le bien ou le mal qu'ils auront fait.

Deux restaurants, ceux de Saint-Dominique et de Saint-Ouen restent encore entre nos mains. Et comme Sœur Anne en haut de la tour, nous attendons, nous veillons, nous scrutons l'horizon et nous ne voyons rien venir, pas même un nuage de poussière.

Pourquoi ce long arrêt dans les expulsions ?..

Mais, ô surprise !

Je suis appelé moi-même au téléphone par un adversaire — c'est peu dire — communiste, orthodoxe par-dessus le marché. J'en suis presque ahuri. Un communiste digne de confiance à cause... par téléphone avec moi, Verdier !

Nous voilà en conversation... presque amicale, sinon intime.

Ce camarade — faut-il que je l'appelle ainsi — me demande si parmi nous on serait disposé à faire des concessions. C'est, bien entendu, à titre personnel, loin de toute oreille indiscrete, que ce copain me cause et me pose cette question.

Ce communiste a-t-il voulu parler sérieusement, ou a-t-il voulu dire ? Peut-être. Je ne ris pas, moi. J'avertis ce copain, bien franchement, que je suppose qu'il me parlait sérieusement. J'ai répondu ceci :

« De notre côté, on est disposé, autant que je puis en juger, à chercher un terrain d'entente, à la condition que l'on y mette de la sincérité et de la bonne foi.

« Les communistes ont eu tort de ne pas chercher, quand il était temps, à s'enfuir. Ils avaient un bon moyen pour cela : une assemblée générale. Pourquoi ne l'ont-ils pas fait, étant donné surtout qu'ils prétendaient avoir la majorité ?

« Ils ont préféré s'adresser à la justice, demander le séquestre et faire intervenir les tribunaux et la police. Cela, nous le blâmons et nous le condamnons irrémédiablement.

« Nous déclarons qu'il nous sera très difficile, pour ne pas dire impossible, de parler avec certains individus qui ont créé entre nous l'irréductible, sur le terrain moral et social. Questions d'opinion ? Oui ! mais aussi question personnelle.

Pour nous, dis-je à mon contradicteur, nous nous préparons à convoquer une assemblée générale, avec l'ordre du jour suivant :

« Arrêter le procès que vous avez engagé et qui ruine la société ; empêcher le séquestre qui est une véritable trahison de la classe ouvrière et équivaut à la mort de notre société ; assurer le respect et l'inviolabilité de nos restaurants par la police ; examiner les faits et causer de la crise qui traverse la « Famille Nouvelle » ; rechercher les responsabilités et en dégager les conséquences morales et sociales ; sauvegarder les intérêts du personnel lésé par cette crise et examiner son rôle ; nommer un nouveau Conseil d'administration choisi parmi les sociétaires offrant les meilleures garanties morales et sociales, composé de membres des deux fractions opposées en partie égale... »

Je suis arrêté par mon contradicteur communiste, qui me dit : « Comme communiste, j'apprécie l'attitude de mes camarades dans le procès. Je juge que, en tant que communistes, nous devons employer tous les moyens et nous servir de la justice quand besoin est, etc., etc., etc... »

La conversation est terminée.

L'avenir dira si ce camarade a voulu rire ou prendre la chose au sérieux.

\* \* \*

Six suicides dans la journée d'hier !...

Il faut croire que nous ne sommes pas encore arrivés à la période de l'âge d'or, et si l'on se tue avec tant de facilité, ne faut-il pas admettre que, pour certains, la somme de douleurs que comporte la vie l'emporte de trop sur les rares joies qu'elle nous réserve. Allez, les suicides sont plus rares parmi les classes riches que parmi les prolétaires, aux uns le plaisir, aux autres la souffrance et le suicide...»

Que veulent ces messieurs... car l'huisier est accompagné du commissaire.

L'huisier se fait connaître, et c'est lui-même, cette fois, qui fait opposition à notre opposition, à notre résistance, dois-je dire,

pour rendre hommage aux vaillants copains qui défendent la « Famille Nouvelle » en francs-tireurs contre les soldats de l'armée rouge.

L'opposition de M. l'huisier consiste à nous déférer devant le juge du référé, aujourd'hui, à 10 heures.

Oh ! chinoiserie de la procédure !

Devant un papier — qui n'est pas un chiffon, puisqu'il n'est pas chiffonné, — l'huisier arrête son opération sociale-communiste.

Au revoir et merci !

\* \* \*

Le personnel, lui, saisit l'opinion et la fait juge d'une opération anticommuniste aussi scandaleuse.

Le public ouvrier, consommateur du restaurant de Saint-Ouen, est plus que sympathique avec le personnel, mais se propose d'agir avec lui pour défendre le restaurant.

AUJOURD'HUI, OUVERTURE DU RESTAURANT DE SAINT-OUEN.

Le restaurant de la rue Saint-Dominique est ouvert depuis deux jours.

Qu'on se le dise !

G. VERDIER.

P. S. — Le camarade Alaphilippe me prie de dire qu'il n'est pas gérant à Crimée et qu'il ne se trouvait pas là au moment des incidents. Ce n'est pas lui, en conséquence, qui a appelé les agents.

D'autre part, des camarades confirment que c'est bien lui.

Dans l'article d'hier, une coquille me fait dire : « Traîtres, filous, dénonciateurs, voilà ce que sont les communistes de la « Famille Nouvelle ». »

C'est « Traîtres, frelons, dénonciateurs, etc... » qu'il faut lire.

G. VERDIER.

Tous individus qui, se voyant en danger de mort, préfèrent abattre ses agresseurs et défendre son peau plutôt que de se laisser provoquer à arranger », frustre le justice du pays. Il enlève l'occasion de sevrir contre des criminels. Il commet une sorte d'escroquerie aux fraudeurs. Il fournit un exemple des plus fâcheux.

Le verdict qui atteint le jeune Castagna est donc plus que juste : il est justifié.

La sentence prononcée par douze de nos honnêtes compatriotes innove et ouvre une jurisprudence nouvelle.

Désormais, il faudra consentir, bon gré, mal gré, à se laisser dégringoler plutôt que de toucher un cheveu sur la tête de son assassin.

Que messieurs les assassins commencent.

Supposez que le jeune Castagna soit compris quel était son véritable devoir. Il aurait dit à ses agresseurs avec un sourire évidemment un peu forcé : « Faites donc, messieurs. Ne vous gênez point. » Résultat : les assassins, jetés aux assises, auraient subi le réquisitoire de l'homme rouge. L'avocat de la partie civile aurait rendu hommage à la douceur du caractère du déunt et les douze jurés, en leur âme et conscience, auraient pu accomplit leur redoutable mission.

Pendant ce temps, le jeune Castagna aurait dormi du sommeil du juste, paisible et confortable, et désormais à l'abri des amis de M. Mussolini.

Bien que ces réflexions soient plutôt ironiques, elles n'en sont pas moins cruellement vraies. Sous la justice du Bloc des Gauches qui, d'ailleurs, est pareille à toutes les autres, on a parfaitement le droit de se laisser zigouiller. Mais si, jamais, on s'avise de faire le geste nécessaire pour empêcher ce « zigouillage », alors, gare à la justice qui, elle, ne peut admettre que l'on se fasse justice soi-même.

Où irions-nous, en effet, grands dieux ! si chacun de nous se mettait dans la tête de faire ses propres affaires et de se passer de ses dignes créatures qui ont pour mission de juger nos actes ?

Ce serait la fin de tout et aussi la mort de tous les parasites !

voulu courber l'Espagne sous un régime de fer modelé sur l'Inquisition du xv<sup>e</sup> siècle :

Voici dix mois que le général Primo de Rivera a instauré sa dictature, pale image de celle de Mussolini dont il n'a, d'ailleurs, ni l'allure ni le mordant. Dix mois ! Et l'Espagne est loin d'avoir trouvé la prospérité, le calme dont elle a besoin... Le général avait dit : « Nous resterons trois mois au pouvoir, nous travaillerons dix heures par jour. Ensuite, nous remettions le pouvoir aux hommes nouveaux qui ne peuvent manquer de surgir. »

Au lieu de cela, la situation anormale persiste. En mal, le général Primo de Rivera batte sa coule, avouant, au cours d'une interview, s'être trompé dans ses pronostics. Pour renforcer sa position, il s'est efforcé de créer un grand parti de « l'Union patriotique », ayant, comme le fascisme italien, son conseil national à Madrid, ses comités provinciaux et locaux. Quiconque n'y adhère pas est tenu pour un citoyen suspect...

Le dessus, on colporte des histoires d'alcool ou de cabaret, dont le chef du Directoire fait les frais.

Enfin, la grande épreuve qui affaiblit Mussolini, l'évolution que le « Duce » doit faire subir à son pouvoir devant une opposition réactive, ont leur retentissement en Espagne, où l'opposition, elle aussi, se relève et s'aperçoit qu'il lui reste encore une voix...

Nous sommes, en effet, à une époque où le règne de la dictature et de la force brûle la terre ne peut durer indéfiniment. Pour arriver au pouvoir, les dictateurs promettent aux masses des réalisations économiques et de meilleurs jours. Le temps passe et le pauvre populo dont la crédulité est sans bornes ne voit toujours rien venir. Alors, il se répand en lamentations et en invectives, parce qu'il la trouve mauvaise. Puis-je comprendre enfin qu'il ne doit être que le seul maître de ses destines et que pour arriver au bonheur et à la libération, il lui faut écraser sans pitié tous les maîtres et tous les dictateurs, qu'ils soient blancs, tricolores ou rouges !

## En lisant les autres...

### Les divagations d'un fou

Il y a sous la calotte des cieux de drôles d'individus et des espèces animales assez difficiles à classer. Par exemple, dans quelle catégorie doit-on ranger le phénomène qui a écrit ces lignes ?

L'instant est psychologique. Une Allemagne frémisante nous observe, comme le lion observe son dompteur, ayant de savoir s'il lui obéira ou s'il se jettera dessus avec chance de le dévorer. Une bonne loi militaire, et nous aurons la paix ! Une mauvaise...

Et sans aucun doute nous aurons la guerre : telle est la pensée du savant strate et du profond psychologue qui attend la fin des conflits de races d'une bonne loi militaire. Faut-il être tapé pour sortir de telles énérées !

Alors,

# L'Action et la Pensée des Travailleurs

AU PAYS DES « GUEULES NOIRES »

## La défense du syndicalisme contre les naufrageurs

### A L'ASSAUT DE L'U.D.U. DE LA LOIRE

Depuis quelques semaines l'*Humanité*, journal se réclamant de défense ouvrière, me fait l'honneur d'une réclame gratuite dont je sais gré au « militant syndicaliste », auteur qui je ne puis nommer autrement car il refuse de se faire connaître.

Vraiment je suis confondu de tant de sollicitude de la part de cet inconnu ; il a pour moi trop de bonté et il me tarde de la connaître pour lui adresser tous mes remerciements. En effet, par ses nombreux articles, ce « militant syndicaliste » qualifié, me fait une réclame dont ma modestie est offusquée.

Ce protecteur inconnu, qui sait que je suis à fin de mandat dans quelques mois, doit se préoccuper de me chercher une situation, car à l'encontre de certains irrévolutionnaires notoires, je n'ai pas les possibilités de vivre sans rien faire, et je serai dans l'obligation de demander à quelques bons bourgeois de patrons de bien vouloir m'occuper. Merci à cet ami qui me signale au bureau de placement.

Séplement j'aurai quelques observations à lui faire. Pourquoi, mon cher « Militant syndicaliste » dis-tu des niaiseuses qui peuvent me porter préjudice auprès des bénouis qui, dans ta religion orthodoxe, croient tout et surtout doivent tout croire sous peine d'être excommuniés, même les merdes que tu écris ? Tu déclaras, et cela sans rire, que je suis sorti de prison grâce à l'appui du Bloc des gauches ?

Ce n'est vraiment pas mal trouvé et je vois que tu as du flair, car je t'avoue que pour mon compte personnel j'ignorais pourquoi j'avais été acquitté ; aujourd'hui je suis content de le savoir et puisque tu dis que c'est le Bloc des gauches qui m'a fait sortir de prison, je l'en remercie et le prie vivement de faire sortir tous ceux qui y sont encore.

Mais... car il y a un mais, tu ne dis pas pourquoi j'y suis entré en prison. Connais-tu les motifs de mon arrestation, mon cher « militant syndicaliste », toi qui as pu jour de l'impunité, toi qui n'as pas connu les « honneurs » de la captivité, même pendant 15 jours ? Me reprocherais-tu le Bloc des gauches parce que cela peut nuire au Bloc national dont tu es le complice ? En ce cas, je te laisse à tes préférences et à tes servies politiques, car un militant syndicaliste, s'il a ses opinions personnelles, ne peut s'en prévaloir pour trahir le mandat qu'il tient des syndicats.

Je me serais, d'après toi, dégonflé devant les juges. Vraiment, si cela était, je mériterais le mépris de tous les militants, même de ceux qui pendant la guerre se sont gâties en fabriquant des munitions. Ah ! ceux-là ont du mérite et ce sont sûrement les véritables révolutionnaires dont parle Arnaud, des mineurs, dans sa lettre de démission de la commission d'enquête, à laquelle il avait été nommé par la C.E., lettre qu'il envoya seulement à l'*Humanité*, mais pas à la police.

Et bien, si je me suis dégonflé lors de ma comparaison devant le tribunal correctionnel, je l'ignorais, car le rédacteur de l'*Humanité* lui-même qui se trouvait à l'audience nous félicita chaleureusement de « notre belle attitude ». Et il fit même paraître le surlendemain dans son journal. Il n'avait pas encore l'ordre à ce moment de me salir. Aujourd'hui, il n'en est pas de même, il faut abattre le secrétaire de l'U.D.U. et pour cela, après bien des atermoiements, on a trouvé cette perle fausse qu'on frotte, et qu'on astique en tous les sens pour lui donner un air authentique.

Il est vrai cependant que je n'ai pas fait un discours démagogique et de grande envergure pour montrer aux nombreux publics qui se trouvaient ce jour-là à l'audience que j'étais un « véritable révolutionnaire ». Je n'avais pas à parler pour la galerie, ne voulant pas conquérir de cette façon une popularité que certains cherchent pour assouvir leur ambition personnelle. Je n'avais pas à prendre de responsabilités autres que celles déterminées par mes fonctions, car en ce qui concerne cette grève, l'U.D.U. fut tenue comme suspecte par certains politiciens et ne fut jamais consultée. De cela, nous recuserons.

Tu dis « militant syndicaliste » de mon cœur que je n'ai pas défendu le syndicalisme devant le tribunal. Diable, était-il en danger ? Et pour le défendre, faut-il pourvoir à la scission, à la division, tenir des discours ridicules, vanter une secte extérieure au détriment de ce pauvre dépourvu qu'est le syndicalisme ? Et toi qui étais en liberté qu'en as-tu fait du syndicalisme, l'as-tu sauvé ? Je crois plutôt que tu es en train de l'assassiner. J'estime, et de nombreux camarades avec moi, nous estimons que le syndicalisme est mieux défendu lorsque les militants sont en liberté que lorsqu'ils sont en prison et que les attitudes dignes valent les discours gonflantes devant les juges. C'est par l'action quotidienne et en toute circonstance, dans la rue, au chantier, partout, que l'on défend et préconise le syndicalisme révolutionnaire. C'est ce que nous faisons à quelques-uns, sans tam-tam, non pas seulement cette fois, mais antérieurement aussi.

Où étais-tu, cher protecteur, lorsque le syndicalisme était en danger et qu'il fallait le sauver du naufrage dans lequel certains hommes l'avaient précipité ? A ce moment périlleux, nous étions quelques-uns qui n'avions pas craind de tout sacrifier pour le sauver et le défendre, en l'absence de ce feuilleton donneur de conseils. Pends-toi, brave, nouveau et doux « militant syndicaliste », nous avons déjà engagé plusieurs batailles. Tu n'étais pas là !

En 1917 et 1918, il y avait du danger. Toi et tes souffleurs, vous vous cachiez et n'osiez pas vous montrer. Il était moins dangereux de fabriquer des munitions pour contribuer au massacre ou se planquer dans quelques réfugiements avec la sollicitude des pouvoirs publics ? Qu'aviez-vous fait, toi et tes amis, qui êtes les « vrais révolutionnaires », au moment de l'action de 1917 et

notre insulteur, dit-il n'en être pas Quartz... Pardon ! simple erreur d'orthographe, nous rectifions, ...n'en être pas content.

Cette mise au point nécessaire faite, le Bureau invite loyalement et correctement le « Militant Syndicaliste » à provoquer par le canal de son organisation une discussion à cet effet, soit dans un conseil d'administration, soit aux conseils syndicaux, après que les organisations en auront été régulièrement saisies. Le Bureau est certain de n'avoir dérogé en aucune façon au mandat qui lui a été donné. — Le Bureau.

### REPONSE A UN FUMISTE

A deux reprises, un soi-disant « militant syndicaliste » publie sur l'*Humanité* régionale des incohérences qui pourraient paraître des arguments sérieux contre le Comité de Défense des Emprisonnés en Russie, et contre les Anarchistes. En effet, celui qui n'a pas connaissance des faits peut très bien se méprendre dans la machination du correspondant de l'*Humanité*.

Depuis des mois et des mois, le *Libertaire* mène une campagne en faveur des emprisonnés de tous les pays. En Russie, après une révolution qui avait fait tout notre espoir, quelques arrivistes s'emparèrent du mouvement et empêtrèrent ceux qui étaient le courage de dévoiler l'imposture. Cette imposture, qui ressemble beaucoup à celle qui suivit la Révolution française, n'est pas encore apparue bien nette aux yeux du prolétariat. Tandis que la tactique des gouvernements bourgeois est connue et combattue quotidiennement, l'étiquette rouge dissimule aux yeux de Léancourt les dessous d'une combinaison gouvernementale dite prolétarienne. C'est pourquoi, continuant notre action pour l'amnistie, et rencontrant au sujet de la Russie une certaine résistance causée par la confusion à laquelle prétendent les faîtes de ce pays, nous avons concentré momentanément tous nos efforts pour arracher des prisons nos frères de Russie.

Le correspondant de l'*Humanité* nous parle de la première réunion du Comité de Défense des Emprisonnés en Russie, mais pourquoi retourner aux Anarchistes les qualificatifs dont s'arborent les ors qui sont des « groupes de masses », des « pure entre les purs », termes que depuis longtemps par dérision ils ont méritées. Allons, les communistes, changez le rouleau, c'est connu. Damas, délégué au mouchardage, a besoin d'apprendre à compter ; si, pour lui, cinquante camarades n'ont que trente, il peut lancer une nouvelle arithmétique. Et d'ailleurs le nombre importe-t-il pour la valeur d'une idée ou d'une théorie ? Galilée avait-il tort parce qu'il était seul à soutenir une idée ? Les communistes sont-ils dans l'erreur parce qu'ils n'ont pas obtenu une majorité dans le pays lors des élections ?

Ensuite, notre communiste joue au bluff. Il déclare que nous ne faisons campagne que pour obtenir la libération des libertaires. Il est inutile de démontrer le contraire, tant il est évident qu'à tout instant nous réclamons la liberté des emprisonnés quels qu'ils soient. Pendant près d'un mois — fin avril, commencement mai — le *Libertaire* jette l'alarme pour Acher, tandis que l'*Humanité* n'accorde pas vingt lignes de ses nombreuses colonnes pour défendre Jeanne Morand faisant la grève de la faim, afin d'aller soigner sa mère agonisante.

Nous arrivons maintenant à l'*Humanité* le 17 juin. Le « Militant Syndicaliste » signe encore dans ce numéro un article rempli d'inépties.

La Tournée Chazoff était organisée depuis au moins deux mois, et le C. D. E. R. n'a rien à voir avec l'affiche bleue. C'est seulement par la suite qu'il a été reconnu utile d'organiser un meeting qui se tiendrait avant la clôture des Congrès de Moscou. Une date s'imposait, ainsi que la fusion des deux meetings.

Les « centaines » d'affiches qui furent apposées se comptent seulement à quatre-vingts, à moins que l'imprimeur, désireux d'obtenir notre clientèle, ne nous en ait fait cinq ou six cents pour le même prix.

En ce qui concerne l'origine des fonds, notre communiste aurait bien agi d'en causer l'autre samedi pendant la tenue du meeting ; quinze cents auditeurs auraient pu juger de notre probité. Non, il valait mieux ne pas faire connaître par écrit des saletés se cachant sous l'anonymat, et l'on évite les répliques qui risquent d'être compromettantes. Prends garde, « Militant Syndicaliste », à tes attaques jésuitiques nous saurons répondre autrement qu'avant des paroles ou des écrits.

REVAUD et VALES, de la Jeunesse Syndicaliste de Saint-Etienne.

\* \* \*

Par les articles ci-dessus, on voit que les organismes syndicaux de la Loire et leurs militants qualifiés ne se laissent pas influencer par le chantage des carrières de la division périphérique. C'est le bon moyen d'éviter la catastrophe dans un département aussi industriel et aussi sain, puisqu'il a su éviter jusqu'à maintenant l'emprise des chevaliers de la calomnie et de l'avortement.

Le syndicalisme dans la Loire nous semble être aussi solide que dans le Rhône, où il s'est affirmé si victorieusement il y a une quinzaine, malgré le battage et le bluff. Il est certain que le prochain Congrès départemental de la Loire sera encore une affirmation d'indépendance et d'esprit d'unité. Néanmoins, il faut que les militants veillent.

Le parti, qui a divisé les syndicats, les coopératives, le sport ouvrier, n'a pas renoncé à ses buts de conquête. Et tout sera employé dans la Loire pour ravager les organisations syndicales, et pour que le P.C. domine sur des ruines.

Un département averti en vaut deux, et les copains de la Loire se feront un plaisir en conservant leurs positions, de réjouir tous les syndicalistes qui s'organisent un peu partout, et qui, bientôt, seront capables de prendre l'offensive pour redresser la C.G.T. U. et réaliser enfin l'unité.

B. BROUTCHOUX.

NOTA. — Le camarade de Saint-Etienne qui nous a envoyé un article sur l'unité syndicale, est prié de se faire connaître.

Demain, nous publierons une étude de plusieurs militants sur la situation critique des Métaux de la Seine.

### Alerte à Rueil

L'Union des Syndicats de Rueil et environs demande à tous les travailleurs de la région de se tenir prêts à défendre les meubles du camarade Holbo, 14, rue de Suresnes.

### Les grèves

Terrassiers. — Les grévistes plombiers nous signalent qu'une fuite, sur le territoire de Bièvre, a été réparée par un jeune plombier de la maison Houdry.

Pour faire la terrasse, la maison Perney a fourni deux compagnons terrassiers.

Prière aux copains de s'assurer du nom de ces deux individus et de les chasser impitoyablement de nos chantiers.

Charpentiers en bois. — Les camarades charpentiers et menuisiers de la maison Guyon avaient envoyé des délégués à leur patron pour réclamer une augmentation de salaires et l'application intégrale de la loi de huit heures. Comme réponse, les délégués obtinrent d'être débauchés ; devant la solidarité de leurs camarades, le singe fut placé nette et déclancha le lock-out.

Nous demandons à tous les *bosses* d'arrêter de faire œuvre de jaunes et de mettre la maison Guyon à l'index.

N. B. — Prière d'avoir l'œil aux tâches de Marius et Bouchet.

Plombiers-Poseurs. — Malgré que leur sixième semaine de grève soit en train de s'achever, les Plombiers-Poseurs sont bien décidés à doubler le cap du lundi de la septième semaine si, avant cette date, leurs patrons ne viennent pas à composition.

Les travaux s'accumulent, les ruptures deviennent de plus en plus nombreuses, et ce n'est pas les quelques malheureux inconscients et incapables qui, tant bien que mal, font ces quelques réparations, qui puissent entraîner leur action.

Les grévistes approuvent les directives de leur Comité de grève et se donnent rendez-vous pour demain, à 15 heures, à leur réunion quotidienne.

Ils demandent à tous les Poseurs qui travaillent en dehors de la corporation d'être présents à l'assemblée générale de la corporation, qui aura lieu samedi soir, à 18 heures, salle des Grèves.

Couvreurs de Brest. — Les ouvriers couvreurs de Brest se sont mis en grève cet après-midi. Ils demandent 2 fr. 25 de l'heure, la suppression des travaux à la tâche et le double tarif pour tous les travaux dangereux.

SECTION LOCALE DU 17<sup>e</sup>. — La réunion qui devait avoir lieu ce soir est reportée à vendredi prochain.

dimanche prochain, la Fédération faisant une grande balade à Lozère. Les indications paraissent samedi et dimanche.

Jeunesse de la Chaussure. — Réunion ce soir vendredi, à la Bourse du Travail.

Le Syndicat fait appel à tous les jeunes.

Jeunesse syndicaliste du Livre. — Réunion préparatoire ce soir, à 20 h. 30, salle des Commissions, Bourse du Travail, 3<sup>e</sup> étage.

Minorité syndicaliste de la Seine. — Réunion de la Commission de travail ce soir vendredi, à 21 heures, 8, avenue Mathurin-Moreau, salle des Travaux, premier étage.

Étude sur les Comités d'usine (suite).

Le Comité de rédaction de la « B. S. » se réunira au début de la réunion. Prière aux camarades d'être à l'heure exacte, pour ne pas retarder la discussion.

DANS LE S. U. B.

CHARPENTIERS EN FER. — Les camarades des 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> arrondissements syndiqués ou non, sont invités à la réunion corporative qui aura lieu ce soir, à 18 heures, salle Reynaud, 126, avenue de Saint-Ouen.

— Dimanche, à 9 heures, salle Raymond-Leclef, 8, avenue Mathurin-Moreau.

COMMISSION DE CONTROLE. — Réunion ce soir, à 18 heures, au siège.

VOIRIE. — Dimanche prochain, à 9 heures, salle Jean-Jaurès, Bourse du Travail.

DEMOLISSEURS. — Le patronat, de plus en plus arrogant, se refuse à examiner nos revendications pourtant légitimes.

Allons-nous nous laisser faire ? Le travail bat son plein, l'heure est venue de faire respecter nos droits.

C'est un devoir pour tous d'apporter nos efforts à cette œuvre. Faillir à cette tâche, bouter à la besogne, c'est abandonner les siens.

Vous ne ferez pas mal à vous dire que nous sommes tous, syndiqués ou non, à la grande réunion du 6 juillet, à la Bourse du Travail, où un examen sérieux de la situation sera fait, où ensemble, nous déterminerons l'action à mener. Pour nous salaires, pour les huit heures, debout les gars, soyez tous présents.

CIMENTIERS, MACONS D'ART. — Réunion du Conseil syndical ce soir, à 17 h. 30, au siège. Nous rappelons que les camarades doivent se faire inscrire soit comme membres du Conseil, soit à la propagande.

SECTION LOCALE DU 17<sup>e</sup>. — La réunion qui devait avoir lieu ce soir est reportée à vendredi prochain.

### La Vie de l'Union Anarchiste

#### Paris et Banlieue

Union anarchiste. — Dimanche, 6 juillet, grande balade champêtre à Villeneuve-Saint-Georges. Prendre le train à la gare de Lyon. Trains le matin, toutes les vingt minutes.

Apporter caleçons de bain

Jeunesse anarchiste. — Ce soir, à 20 h. 30, conférence de notre camarade Ferdinand Sarzin, sur « les Partis politiques de droite, de gauche et d'extrême gauche et le Fascisme ».

Les camarades s'occupent de l'activité de la Jeunesse sont priés d'être là.

Groupe du 13<sup>e</sup>. — Réunion aujourd'hui vendredi, au lieu habituel. Causerie entre copains.

Groupe du 17<sup>e</sup>. — Ce soir, à 20 h. 45, 11, rue des Moines : Causerie entre copains ; Questions diverses sur l'organisation du Groupe.

Groupe de Boulogne-Billancourt. — Réunion du Groupe ce soir, à l'île Saint-Germain (pont de Billancourt), à 20 h. 45 précises.

— Jeudi 10 juillet, au même endroit, conférence Louis Rimbault sur le végétalisme.

Invitation aux copains d'Issy

Groupe anarchiste de Levallois. — Ce soir, à 20 h. 30, café de la Paix (angle rues Pocard et Gravel), causerie entre camarades ; Mise à jour de la situation financière ; Importantes décisions à prendre.

Pour tout ce qui concerne le Groupe, écrire à Jean Le Moign, 98, rue de Villiers.

Groupe de Boulogne-Billancourt. — A mon grand regret, je ne peux vous env